

QUAND UNE ALUMNUS REPREND UNE FABRIQUE HISTORIQUE DE BERETS



**Portrait de Rosabelle FORZY, PDG de Laulhère,
Session Annuelle 17**

« Reprendre des entreprises pour les redresser économiquement et socialement est une tradition familiale et une aventure entrepreneuriale ».

Arrivée en 2012 à la tête d'une entreprise en dépôt de bilan, Rosabelle a passé 9 ans aux rênes de **Laulhère**. Dernière fabrique historique de bérets, 100% made in France, depuis la laine jusqu'à l'écusson en métal. Elle a permis à cette entreprise du Béarn de se redresser, de préserver la tradition et les emplois locaux.

Quel a été ton parcours ?

Originaire de Marseille, j'ai grandi auprès d'un père dont le métier était de reprendre des entreprises en difficulté. Mon début de parcours à moi est assez « classique », avec une école de commerce (EUROMED) puis 3 années où j'ai travaillé dans des start-ups. Les 4 années qui ont suivi, je les ai passées chez Oracle (secteur informatique) en tant que responsable « Grands comptes ». De retour d'Espagne où j'avais en charge le bureau de Malaga, j'ai dressé un rapide bilan : 30 ans, pas d'enfants. Si je voulais changer de vie, quitter un emploi attractif en termes de salaire et avantages pour me lancer dans le challenge entrepreneur, c'était maintenant. La tradition familiale m'a rattrapée et j'ai commencé à étudier de près les entreprises en difficulté.

Comment s'est déroulée la rencontre avec Laulhère ?

Laulhère était une entreprise traditionnelle, de 180 ans, en dépôt de bilan. J'ai fait une proposition et repris l'entreprise, l'usine et les 25 salariés. Elle était ravagée au niveau industriel, avec des machines vétustes, et au niveau social, avec des salariés échaudés par les anciens dirigeants. Il a fallu redonner la parole aux employés, leur permettre d'exprimer leur expertise pour préserver l'héritage et le savoir-faire Laulhère.

Quel est ton bilan, 9 ans après ?

Laulhère est toujours sur pied, nous avons préservé le savoir-faire, l'emploi local en doublant le nombre de salariés, avec 58 collaborateurs, dont 40 sur le site d'Oloron Sainte Marie (dans le Béarn). Nous avons plusieurs boutiques : à Paris (Saint Honoré, Abesses), Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Lourdes et bientôt Rennes, et des distributeurs aux quatre coins de la France. Les opportunités du commerce en ligne nous ont même permis de distribuer dans de grandes enseignes aux États-Unis et au Japon. En bonne santé économique, avec un climat social apaisé, j'aborderais 2019 en envisageant de passer les rênes, pour me relancer un nouveau challenge. Le Covid m'a incitée à rester pour gérer la crise sanitaire.

Comment as-tu fait face à la crise sanitaire pour maintenir ton activité de production ?

Nous étions inquiets. A priori, la production de béret est loin d'être une mission essentielle. Pourtant nous ne sommes restés en activité partielle que 2 semaines. Très vite nous avons repris notre activité en confectionnant des masques. L'armée (à qui nous fournissons des bérets) a continué de nous passer des commandes et au bout de 3 semaines l'activité avait repris. Cet épisode nous a démontré que nous étions une entreprise agile et que nous pouvions nous diversifier rapidement, en produisant autre chose que des couvre-chefs. Ça nous a donné des idées et des perspectives. Pourquoi pas les écharpes ou de la maille ?



Comment trouves-tu ton équilibre entre vie pro et vie perso ?

Basée à Paris, j'ai fait le choix il y a 2 ans de me rapprocher de l'usine béarnaise. Je suis partie m'installer à Pau avec mon conjoint et mon bébé (Marguerite, 3 ans aujourd'hui). Je continuais de remonter 3 jours par mois à Paris pour me rendre sur l'unité marketing, commercial, communication. Depuis le Covid et l'arrivée d'une petite Joséphine, je suis davantage ancrée dans la région. J'ai repris le travail 2 mois après l'accouchement, majoritairement en télétravail. Je me rends à l'usine 2 jours par semaine, et je prends la poussette avec moi. En réunion, si besoin, je l'allaite (femmes ou hommes, cela ne gêne personne). Mon statut de mère m'a rendue plus attentive pour permettre aux femmes de concilier vie pro/vie perso. Je suis plus souple sur les demandes de temps partiel ou d'aménagement d'horaires. J'aide les femmes à ne pas s'autocensurer. Quand je repère le potentiel, si une opportunité se présente pour elles, je leur propose les postes, peu importe leurs projets personnels. C'est ma manière d'être féministe dans mon travail.

Penses-tu qu'entreprise et militantisme soient compatibles ?

Je suis convaincue de notre responsabilité sociale en tant qu'entrepreneur. À titre personnel j'ai cherché à conserver toutes nos richesses : le savoir-faire, les emplois locaux dans un secteur rural avec des problèmes d'emploi. Je suis plus faite pour créer et assurer la pérennité que pour diriger. Mais quand je partirai, je veux que ma pierre à l'édifice soit une pierre de stabilité.

Que t'a apporté l'IHEE ?

Je l'ai vécu moins comme une formation que comme une expérience d'ouverture à l'étranger et aux autres. La découverte des usines au Japon a été un apprentissage très riche pour moi. Le réseau IHEE m'a donné de la visibilité et des accès à des interviews et des papiers. Je sais que ce réseau disponible constitue une richesse.